

# Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne  
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer  
un milieu social qui assure à chaque  
individu le maximum de bien-être et  
de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait  
à la rédaction à NADAUD

## LA FAMINE

La Famine ! N'est-ce pas après la guerre, la calamité la plus féroce, la plus aveuglante et la plus inhumaine ?

La Famine ! Mais n'est-elle pas la plus légitime de l'horrible et monstrueux de la guerre ?

Pendant le grand crime de 1914 à 1918, l'effort intellectuel et manuel des hommes s'est complu à fabriquer des engins de destruction de plus en plus puissants et à se servir de ces engins pour semer partout la terreur, la désolation, la ruine, le deuil, la misère et la mort, au lieu de chercher les moyens nouveaux d'irriguer le sol, d'assainir les marais, de rendre productifs et fertiles d'immenses terrains incultes ou mal cultivés.

Point n'était besoin de songer à l'avenir, aux dangers prochains, à la disette future, aux désastres de plus tard, aux lendemains sans fin ! L'œuvre de guerre, de pillage, de massacre, de destruction devait seule capter nos énergies. La victoire nous récompenserait au delà de nos désirs.

Si nous étions vainqueurs, une ère de bien-être, de bonheur et de liberté s'ouvrirait pour le monde.

Si au contraire, nous étions battus, c'était la mort de la civilisation. Et jobard comme toujours, notre peuple crut avec ferveur à ces paroles fielleuses et mensongères.

Et nous avons eu la victoire, avec ses dix-sept cent mille morts, ses trois millions de malades, de mutilés, d'infirmités, de perclus, d'aveugles, ses deux cent millions de dettes, dix de nos départements ruinés, les nouveaux riches, la vie chère et la crise des loyers.

Il y a trois ans que l'armistice est signé et nous avons encore la crise des loyers, la vie de plus en plus chère, les nouveaux riches et la répression sanglante !

Et nous avons le Capitalisme toujours plus arrogant, le militarisme toujours mieux armé et le cléricalisme toujours plus puissant !

Voilà le bien-être promis : voilà le bonheur prédit : voilà la liberté annoncée.

Et comme si cette souffrance et la foi morale et matérielle, voulue et imposée par nos maîtres n'était pas suffisante, la Nature vient renforcer la méchanceté et la férocité des hommes.

La sécheresse, cette année, s'est abattue sur notre pauvre planète.

Mais si nous avons été épargnés, si nous avons échappé à ce formidable désastre, d'autres pays moins favorisés ont subi toutes les rigueurs d'une sécheresse atroce, implacable, dépassant en durée et en intensité tout ce que de mémoire d'hommes on se rappelle. Dix provinces de la Russie, dix provinces parmi les plus fertiles et les mieux cultivées voient leur travail d'une année entièrement perdu, toute leur récolte, totalement détruite, anéantie, puisque les céréales ont séché sur pied, grillées avant d'avoir épié et que toutes les autres légumineuses ont subi un sort analogue.

Tous les habitants de ces provinces, une vingtaine de millions d'êtres humains, autant qu'en engoulait la grande guerre — redoutant la famine, sont en proie à la désespérance la plus noire, implorent du secours.

Les territoires ravagés par la sécheresse sont aussi désolés à voir que ceux dévastés par la guerre. La terre blanche ne laisse apercevoir aucune végétation. Seuls les cadavres des affamés font taches noires. Ici, de là, quelques troupeaux de bétail humain, cadavres mouvants, essayant de se réchauffer sous des ciels plus éléments et fuyant la famine.

La Famine — comme la guerre — ne respecte ni l'âge, ni le sexe. Les petits et les vieillards succombent les premiers. Les pères et les mères assistent désolés, désespérés, mais impuissants à l'agonie atroce de leurs enfants répétant : « J'ai faim » : Souvent ils ne peuvent fuir étant trop faibles. L'homme voit sa compagne à son tour tomber à ses côtés. Il sent sa raison qui chavire ; il voudrait tout tenter pour sauver celle qu'il aime et il ne peut rien. Lui-même n'est plus qu'un fantôme, il s'écroule à son tour, maudissant la Nature et surtout les puissances d'argent et ceux qui en vivent qu'il par haine, par calcul, n'ont pas envoyé à temps les secours efficaces.

Car avant d'envoyer des secours aux affamés, les capitalistes, ces gens qui ont tant rivi, confisqué, volé, s'enquerraient des opinions de ceux qu'il y a lieu de secourir.

Comme si c'est parce qu'ils sont bolchevistes que leurs greniers sont vides ! Comme si c'est parce qu'ils ont essayé d'abolir le Capitalisme chez eux tout en y laissant son compère et complice l'Etat, que les épis n'ont pu se former et que l'herbe n'a pu pousser en Russie !

Si la famine guette ces malheureuses populations, c'est parce que la pluie bienfaisante a refusé au sol son concours indispensable. Et jusqu'à présent

la pluie n'a jamais obéi aux injonctions de personne.

La sécheresse et sa suite logique, la misère ne connaissent ni patries, ni frontières, ni religions.

Pour soulager ceux qui en souffrent, tous les hommes qui ne pensent pas basement se doivent de donner spontanément et avec joie, non seulement tout leur superflu mais même une partie de leur nécessaire.

Si nos capitalistes demandent des garanties, des concessions pour se montrer généreux, alors que cette générosité ne leur demande aucun sacrifice — démasquons-les.

Déshonorons le capitalisme responsable de toutes les laideurs : corruption, vol, calomnie, exploitation, prostitution, assassinat, misère, famine, guerre.

Démontrons clairement que le capitalisme se moque totalement de l'intérêt général du pays qu'il exploite.

Qu'importe en effet aux capitalistes : que la nation soit dotée d'un éclairage électrique pratique et peu coûteux ; que les hommes et les produits puissent se déplacer rapidement et en toute sécurité par des moyens de transport modernes et bien aménagés ; que l'eau par un système ingénieux de canalisation, se répande — quand besoin est — dans le sol afin de remplacer — si faire se peut — la pluie bienfaisante et éviter ainsi la pénurie des récoltes et la disette ; que les habitants soient dotés de logis confortables, aérés, hygiéniques avec salles de bains et chauffage central ; que les ouvriers triment, suent et peinent toujours sans jamais jouir !

Détachant toutes les richesses, les capitalistes n'auront-ils pas toujours tout ce qui est nécessaire au bien-être et tout le superflu qui agrémente et embellit la vie ? Que leur importe les autres ?

Faisons comprendre que rien de beau, de généreux, de juste, d'humain ne peut sortir du régime abject de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Mais critiquer, condamner et déshonorer le régime responsable d'un tel état de choses n'est pas suffisant. Nous devons aide immédiate et secours effectifs aux ouvriers russes tant crucifiés.

Une occasion unique — basée malheureusement sur la souffrance des autres — s'offre à nous pour manifester notre amour de l'entraide.

Des millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui sous le tsar subissaient le régime du knout et supportaient les rigueurs de la Sibérie, connaissent aujourd'hui les affres de la faim, après avoir pendant trois ans, pour une cause qui n'était pas la leur, sans armes, sans munitions, soutenu une guerre atrocièrement meurtrière contre un ennemi formidablement armé, et pendant quatre années, lutté pour essayer de tuer à jamais le Capital et les Capitalistes.

Allons-nous laisser nos frères de la Volga succomber ? Non. Toutes affaires cessantes, à eux doivent aller non seulement nos encouragements, nos sympathies, nos pensées affectueuses et fraternelles, mais tout ce dont nous pouvons disposer.

Des souscriptions sont ouvertes. C'est généreux mais c'est insuffisant.

Le Parti Communiste demande à ses membres une journée de travail. C'est humain, mais ce n'est pas assez.

En France, l'organisme qui aurait dû et qui devrait encore prendre l'initiative de ce geste est la C. G. T. Mais les suffragistes français ne lui font plus suffisamment confiance pour qu'elle ait l'autorité morale nécessaire. Elle a un pied au bureau International du Travail de Genève et une main à la Société des Nations. Elle est pour la collaboration des classes et nous sommes tous les salariés pour la suppression des classes.

Elle a fait carence, chaque fois qu'elle aurait dû prendre position et s'affirmer. Mais à côté de la C. G. T. officielle il y a un autre organisme qui vient de prendre conscience de sa puissance à Lille, j'ai dit les C. S. R. La déclaration de cette nouvelle force syndicale est nettement révolutionnaire.

Anarchistes, nous faisons confiance, pour le moment, à ce nouvel organisme d'émancipation sociale et de lutttes de classe.

C'est aux « C. S. R. » à prendre en mains et à étudier les mesures urgentes à employer pour sauver d'une mort certaine nos camarades russes.

Ils ont derrière eux tout le peuple. Qu'ils fassent connaître à ce peuple la vérité. Qu'ils lui indiquent bien qu'en milieu communiste libertaire, où chaque individu aura sa part de consommation selon ses besoins, n'y a pas de Famine ne serait plus à craindre.

Si une année était mauvaise pour une partie du territoire, c'est toute la grande famille humaine qui en supporterait les conséquences ; et même si la population atteinte était comme c'est le cas aujourd'hui, d'une vingtaine de millions

## Au secours du Peuple Russe

Il faut avoir été en Russie pour se représenter la calamité dans toute son ampleur : la guerre impérialiste, la révolution, la guerre civile, le blocus assasin, autant de perturbations qui avaient rendu la situation de ce grand peuple extrêmement précaire et douloureuse. Aussi, la sécheresse actuelle suppose la mort, par la famine, de millions d'êtres humains. La tragédie atteindra bientôt toute son horreur ; l'hiver approche ; à la famine, au choléra, s'ajoutera le froid. Et l'Europe entière subira les conséquences de la situation russe.

Notre devoir le plus impérieux est d'agir immédiatement, et la tâche de tout militant est d'orienter sa propagande en ce sens. Le prolétariat doit venir au secours du peuple russe. Il faut réveiller l'apathie de la masse, lui montrer que ce serait une lâcheté, un crime monstrueux, de rester impassible devant les souffrances affreuses de ce peuple héroïque, sensible, magnanime.

C'est à nos actes non à des paroles que le peuple russe verra que nous sommes près de lui, disposés au sacrifice pour éviter qu'il périsse.

Quelle honte pour le prolétariat, si ses efforts ne témoignent pas de plus de vitalité que ceux de la peuruse bourgeoisie internationale, qui cherche uniquement à se préserver du choléra en marche !

Les gouvernements capitalistes vont certainement essayer de profiter des événements pour établir un régime de réaction, soutenu par une terreur blanche, qui ne ferait qu'accroître les malheurs du peuple.

Le pouvoir bolchevik ne saurait être tenu pour seul responsable de la situation actuelle qu'il n'est, comme le dit Gorki, qu'un désastre de la nature. Il ne s'agit plus de critiquer la mise en pratique des théories d'une école politique, que les faits ont prouvé n'être pas les meilleures ; mais simplement de prêter solidarité révolutionnaire, d'obéir aux sentiments d'humanité, de voler au secours d'un peuple innocent, qui ne cesse de souffrir depuis sept longues années, et qui vient d'être, à nouveau, terriblement frappé dans ses sources vives.

Les anarchistes du monde entier ont toujours été avec le peuple russe révolutionnaire ; ils ne l'abandonneront pas au moment de sa plus grande détresse. Ils s'emploieront de leur mieux, avec le courage et l'ardente foi qui les distinguent, à mener la lutte contre les fléaux conjugués, famine, choléra, qui tuent la Russie.

Les anarchistes qu'on trouve toujours à l'avant-garde des mouvements généraux, s'élanceront au sauvetage des frères de là-bas.

### SOUS LES FLÉAUX



— Des mots, toujours des mots ! Serait-ce là toute la monnaie de la solidarité internationale ?

## Propos d'un Paria

La campagne de Gorki a fait, d'après un journal du matin, des déclarations étonnantes sur les effets de l'horrible fléau qui tend à faire de la Russie un vaste cimetière.

J'en détache le passage suivant : « De son côté, le gouvernement des Soviets fait tous ses efforts pour enrayer « un mal encore plus horrible : La mort par la faim des petits enfants. »

Je voudrais que la multitude des inconscients qui sont encore les clients assis du bistrot empoisonneur, avant de prendre le verre qui les abrutira encore un peu plus, réfléchisse à ce qu'on dit d'atroce, dans leur simplicité, ces mots : La mort par la faim des petits enfants.

Cat affreux spectacle de tout un vaste pays, décliné par la famine et les plus terribles maladies, ces cris, ces appels au secours qui nous arrivent, ne sont-ils pas faits pour toucher les cœurs les plus endurcis ?

Et combien apparaissent puériles, mesquines, en face de cette immense souffrance à soulager sans délai, toutes nos petites querelles de boutiques et d'individus !

Et pourtant, pour cette question d'où tout d'habitants, cela ne représenterait que sa centième partie de la population, c'est-à-dire que chacun de nous aurait un centième en moins à consommer en supposant qu'il n'y ait aucune réserve. Personne ne s'en apercevrait.

Allons, à l'œuvre. Vite et pas d'absentéismes pour les secours urgents. A la haine enseignée par nos maîtres, répondons par un large geste de solidarité qui consacre notre puissance et souligne leur inutilité.

Mais n'oublions pas que le but final que nous ne devons jamais perdre de vue, c'est l'établissement du Communisme libertaire comme système économique, où il n'y aura plus ni guerre, ni famine, ni misère.

Et notre haine pour eux n'a d'épave que notre pitié pour la souffrance humaine.

Léon ROUGET.

sentiment autre que la plus élémentaire humanité devrait être banni, la bourgeoisie française nous donne une fois de plus la mesure de la bassesse d'esprit de l'ignominie qui la caractérise.

Tout la presse vendue est dans la jubilation. Les Capus, les Binet-Valmer et autres Mermeier, toute la lie des charognards et des super-patriotes de l'arrière s'en donne à cœur joie.

Et une grande espérance envahit les gros et petits bourgeois qui, ayant prêté au pendeur et sans doute pendu Nicolas une partie de leur sale argent, n'ont pas pardonné au gouvernement des Soviets de ne pas leur avoir remboursé.

Attendez, braves Russes, ils vont vous sauver, tous ces « honnêtes gens » dont le fiel s'épanche dans les Matin et les Petit Parisien.

Et le copain Briand va poser la question au Conseil suprême.

Car la France, voyez-vous, est toujours la nation la plus généreuse, la plus tout... Et puis, surtout, il ne faut pas laisser à l'Angleterre et à l'Allemagne, voire au Japon, le soin de coloniser ce « vaste et riche pays », comme dit le L'Ataraxie du Figaro, qui redoute, pour les intérêts qu'il défend, les accords qu'aurait passé Krassine avec l'Angleterre.

C'est là toute la question russe pour les capitalistes internationaux et leurs suppôts. Il s'agit de profiter habilement des circonstances pour « libérer », qu'ils disent, la Russie du joug bolcheviste.

Or, ce n'est pas précisément cette « libération » la qu'entrevoient et désirent les anarchistes auxquels on reproche parfois d'être amèrement critiques à l'égard du communisme autoritaire.

Aussi, devant cette vision douloureuse de millions d'êtres humains, voués à la plus horrible des morts, tous les individus qui ont vraiment un cœur, une conscience, répondront unanimement à l'appel lancé par nos frères de Russie.

La classe ouvrière fera l'effort nécessaire, indispensable que lui dicte son sentiment de la fraternité humaine.

En faisant appel aux « honnêtes gens » du monde entier, c'est aux travailleurs seuls que Gorki s'est adressé. Il ne peut y avoir d'« honnêtes gens » dans le monde des profiteurs : ces gens-là ont un sac d'or à la place du cœur, leurs sentiments sont frelates comme leurs consciences.

Et notre haine pour eux n'a d'épave que notre pitié pour la souffrance humaine.

Pierre MUALDES.

## L'Esprit Scientifique est Révolutionnaire

Le développement des sciences expérimentales a eu pour effet de circonscire considérablement le champ des métaphysiques, sans toutefois le réduire à néant, mais le moyen âge qui pèse encore si lourdement sur la conscience contemporaine, atteste formidablement de la préexistence dans la cérébralité humaine, de l'imagination vagabonde sur l'esprit d'investigation discipliné et méthodique, de l'intuition sentimentale et religieuse sur l'esprit d'examen, de la foi et du dogme sur l'esprit de recherche et d'analyse positive.

On est en droit de s'étonner de l'audace des grands métaphysiciens des premiers siècles qui, alors que toutes les questions terre à terre offraient matière à étude, s'attachent à trouver des solutions satisfaisantes aux grands problèmes les plus complexes, les plus lointains.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer du dédain de ces génies pour l'immédiat — tout à ces époques était inexplicable — ou des efforts d'intelligence déployés pour élucider les mystères, les énigmes de l'Univers. Ce qu'il faut surtout admirer, c'est le ton affirmatif, sincère, enthousiaste et tranchant qu'ils mettaient à formuler leurs lois, leurs systèmes, leurs dogmes, ce qu'ils croyaient être la vérité absolue, éternelle et immuable.

A n'en pas douter, les systèmes polythéistes, d'abord, monothéistes, ensuite, exploités par les charlatans, les sorciers, les conquérants, les prêtres, ont fortement contribué à détourner l'homme du réel à paralyser l'esprit de recherche, à tuer l'initiative des cerveaux. Ces systèmes n'offrent cependant qu'un aspect de la tendance métaphysique de l'homme. A côté et en dehors de Dieu, l'esprit philosophique et abstrait, a fondé des théories à bases positives et rationnelles qui se rapprochent singulièrement des explications que la science moderne adopte. Le matérialisme des philosophes de la Grèce antique, des Démocrite, des Leucippe (5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> siècles avant Jésus-Christ) trouve encore parmi les savants modernes des fervents adeptes. Et dans l'ordre moral ne rencontrons-nous pas déjà, à ces âges reculés, les premières de l'anarchisme ?

On a dit que l'homme est un animal religieux. N'est-il pas préférable de dire, avec Aristote, que l'homme est un animal philosophique, un animal qui fait passer ses préoccupations philosophiques avant même le souci matériel qu'en dise le vieil adage : *Primum vivere...* ?

Que devons-nous déduire de cette prééminence de l'esprit philosophique et de la permanence de ses manifestations à travers les âges, sinon qu'à mesure que la lumière scientifique se répand refoulant les ténèbres, abolissant les vieilles erreurs, les préjugés, les mensonges, l'homme se forge un idéal philosophique moral et social toujours plus rationnel et plus beau ?

Du moment qu'il est prouvé que l'homme est dans l'impossibilité de se satisfaire jamais d'un statut mental, du moment que nous le voyons constamment animé d'une tendance intellectuelle vers l'absolu, qui oserait prétendre infliger un arrêt, ou imposer une limite à l'œuvre de l'esprit ? L'essor de la pensée humaine est absolument irrésistible. Aucune force, aucune contrainte, même extra-naturelle, ne peuvent lui opposer d'obstacle infranchissable. Et nous sommes fondés à dire que ce que la pensée humaine conçoit comme idéal entrera tôt ou tard dans le domaine des réalités. L'Histoire prouve, en effet, que toutes les transformations du milieu ont été l'œuvre de la pensée. Il n'y a point de raison plausible pour que la pensée perde sa puissance déterminatrice. Nécessairement et irrésistiblement, elle créera des formes matérielles correspondantes aux images idéales qu'elle projette dans l'espace.

La science expérimentale, ai-je dit, restreint le domaine des métaphysiques, mais elle ne l'élimine point. Ses progrès témoignent d'un renversement de facteurs dans l'opération de l'esprit. Alors que les métaphysiciens bondissaient sur un concept abstrait, a-priori, imaginaire pour lui rattacher et lui soumettre ensuite les phénomènes rapprochés, l'homme de science du présent part de l'étude objective des faits les plus simples pour aboutir aux concepts généraux. Alors que la métaphysique procédait surtout par induction et déduction, la science moderne procède par analyse et synthèse. Et si elle use d'une hypothèse hasardée afin d'obtenir une explication passagère d'un phénomène, cette hypothèse n'est jamais sans s'appuyer sur une série de faits vérifiés, connexes et positifs. Elle est un pont jeté sur une lacune des sciences, lacune qui sera finalement comblée par la découverte expérimentale. Le propre de toute hypothèse est de pouvoir être ou bien vérifiée, et dès lors, admise comme vérité relative temporaire, ou bien infirmée et dès lors, supprimée ou remplacée par une hypothèse nouvelle plus satisfaisante, plus utile pour l'esprit investigateur. L'hypothèse scientifique est donc dénuée de tout caractère dogmatique. Elle n'est qu'un instrument dont use l'esprit humain en labeur de synthèse, un instrument susceptible d'être rejeté après avoir rempli son office et aussitôt qu'un instrument meilleur est forgé. Tout autre appareil le concept métaphysique. Concept a-priori, il se place en dehors et au-dessus de toute discussion. Etant immuable, il s'oppose à toute recherche nouvelle. Il cristallise l'erreur.

En tant que concept dogmatique, il est un mal tenace et permanent contre lequel l'esprit scientifique aura à soutenir une lutte terrible. En veut-on des preuves ? Prenons par exemple les concepts géocentrique (la terre centre de l'Univers) et anthropocentrique (l'homme centre du monde) émanés de la Genèse. Pendant combien de siècles et avec quelle puissance de ténèbres, ces

dogmes n'ont-ils pas pesé sur l'esprit humain en quête de lumière ?

Les génies qui, par leurs recherches et leurs découvertes, sapèrent les dogmes fondamentaux de l'Eglise, les Galilée, les Copernic, les Kepler, d'autres, durent confesser leurs torts et furent contraints de faire amende honorable aux Papes, les quels tenaient de Dieu la vérité révélée. *E pur si muove...* et pourtant elle tourne, prononce Galilée au sortir de la cathédrale où la contrainte papiste l'avait forcé à adjoindre son « erreur » à l'Eglise ne voulait pas que la terre fût ronde et qu'elle tournât !... L'Eglise, puissance monstrueuse d'ignorance et de mensonge, avait jeté l'anathème à l'esprit scientifique. A Satan. Pour qu'après l'esprit humain eût raison de l'anathème religieux, pour qu'il passât outre à l'interdiction papale, il fallut l'atmosphère créée par la grande Révolution ; il fallut que l'immortel Laplace, avec sa *Mécanique céleste*, qui, en détruisant le mensonge géocentrique, supprimait en même temps l'hypothèse-Dieu.

Quant à l'erreur anthropocentrique, elle fut encore plus difficile à vaincre que sa sœur aînée. Buffon, précurseur de Lamarck, fut invité par l'Eglise à se garder de toute attaque à son endroit. Les encyclopédistes Diderot, d'Alembert, et les votés aux flammes de l'enfer, Lamarck, ce père du Transformisme, fut traité en pestiféré, en pleine Révolution, et son ouvrage fameux resta enfoui sous la conspiration du silence. Goethe, Geoffroy Saint-Hilaire, tous les défenseurs de l'élisme lamarkienne, se heurtèrent à l'interdit de Cuvier, pontife illustre de la science officielle et, au demeurant, savant de premier ordre. Il fallut les Darwin, les Wallace, avec leurs faisceaux de preuves vivantes, pour vaincre les résistances de l'Eglise et ruiner le dogme anthropocentrique. Ils ne purent parvenir cependant à triompher que dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle et à la faveur de la Renaissance, issue du grand mouvement libéral des années Quarante.

Quoi que battu, le Dogme n'abdiqua pas. Sapé d'une part, il renaît d'une autre. Il se transforme pour s'adapter à des conditions nouvelles. Il se déguise et se teint de scientisme. On sait quel abus a été fait des lois darwiniennes de sélection naturelle et de lutte pour la vie. Les castes gouvernementales ont vu tout l'intérêt qu'elles pouvaient tirer du *struggle for life* pour légitimer l'état de choses dont elles sont les bénéficiaires et ont déformé le principe de sélection.

Des pontifes de l'Etat sont intervenus pour répandre des « vérités » nouvelles. Les « décrets de la Providence » étant abandonnés par suite de la mécréance grandissante des masses, on essaya de faire accroire scientifiquement aux faibles qu'ils devaient être et ils furent, en effet, en même temps qu'on se donnait à soi-même l'assurance que le triomphe de la richesse était la conséquence non pas de conditions économiques particulières, que l'homme instruit peut modifier, mais de lois naturelles inéluctables devant lesquelles l'individu raisonnable ne peut que s'incliner.

Cet avatar d'un dogme, cette justification nouvelle de l'autorité de l'homme sur l'homme et de l'exploitation de l'homme par l'homme tendait évidemment à annihiler toute révolte, pour le moins à fermer tout horizon aux individus et aux masses. Et il est probable que ce principe de sélection se substitua au sein de l'espèce, au principe de lutte pour la vie. Ainsi, la théorie moderne de l'Etat s'écroulait. Le dernier coup lui fut appliqué par Kropotkine, dont le beau livre *L'Entraide* défend à la sophistique bourgeoise de s'exercer désormais sur les théories darwiniennes.

La sophistique bourgeoise ne manqua pas, d'ailleurs, de se rattacher sur le principe monarchique. Cette antique déjection fut tirée du dépotisme de 89, et l'on vit une masse de professeurs et de littérateurs étaler cet excrément dans leurs prêches et leurs écrits. Nous approchons de l'ère du cataclysme ; il y avait déjà un rapprochement avec Rome.

Sans doute les maîtres universitaires ne révélaient pas totalement la scholastique religieuse, mais, soit en histoire, soit en littérature, soit en philosophie et en art, il y avait partout réaction accentuée, rappel à l'autorité. Le pragmatisme, philosophie à la mode du temps, ressuscitait, au moyen d'images impressionnantes, la haine séculaire de l'esprit qui croit contre l'esprit qui cherche à savoir et qui cherche à se convaincre. Mieux valait se fier à l'intuition aveugle, se reposer sur le mal oreiller de l'ignorance, que de donner la peine d'étudier, de rechercher, les rapports de faits entre eux afin de pouvoir juger en toute connaissance de cause. L'instinct obscur de la bête reprenait sa suprématie sur la pensée éclairée. Et il se trouvait des personnages très savants, très raffinés, très décoratifs, très bien en cours, pour exalter, pour intensifier ce retour agressif de la bestialité dont la civilisation devait finalement faire tous les frais. En moins de quinze années se forma une élite effroyablement pauvre en idées, mais entièrement dominée par des atavismes brutaux. Là où jadis se discutaient des problèmes, là où de fécondes idées voyaient le jour ne se rencontrèrent plus bientôt que des anthropoïdes aux instincts belliqueux qui, exempts de penser, n'ambitionnaient plus que l'action pour l'action.

Ce qui donna d'embée une certaine vitesse à ce mouvement rétrograde, ce fut la proclamation, par un grand prêtre de l'Enseignement, de la faillite de la Science.







# UN BEAU LIVRE

## La Question des Paresseux Discours de l'Architecte (suite)

Je ne prévois qu'une seule objection : je n'en conteste pas la gravité, et c'est pourquoi, avant de terminer, je veux y répondre.

N'est-il pas à craindre, nous diront-ils, que ces réfractaires ne donnent le mauvais exemple et que, les voyant vivre aussi bien que les autres, ceux qui travaillent ne soient tentés de faire comme eux, de désertir ? L'exemple est contagieux.

Voilà l'objection dans toute sa force. Et voici, mes chers collègues, ma réfutation : « Oui, l'exemple est contagieux, c'est incontestable. Mais le bon exemple possède une même force d'entraînement que le mauvais. Le bien est contagieux, autant sinon plus que le mal. La Vertu et le Vice sont comme deux aimants attirant à eux tout ce qui est à leur portée, et la puissance d'un aimant est déterminée par son volume et sa surface.

Or nous avons, à Bordeaux, plus de cent mille personnes qui, ayant joyeusement accepté l'obligation de travailler, donnent le bon exemple : nous en avons dix mille à peine qui donnent le mauvais. Telle est la surface des deux aimants. L'une est représentée par dix, l'autre par un. La puissance d'attraction du premier est dix fois supérieure à celle du second. Concluez.

Prétendra-t-on qu'il est plus facile de quitter le travail que de s'y mettre ? Je dis que cette appréciation est erronée, et je soutiens que, tout au contraire, il est plus facile de se mettre au travail que de s'y remettre. L'homme est un être actif, naturellement, instinctivement, essentiellement actif. Il fait partie de l'univers ; il y vit ; son existence participe de la vie universelle et la vie universelle conditionne l'existence humaine. Tout, dans la nature, se meut, s'agit, fonctionne, est mouvement. Quel que soit l'état de la matière, qu'il soit solide, liquide ou gazeux, la matière est constamment en mouvement : on ne la jamais observée à l'état de repos ; l'inertie n'a jamais été constatée ; l'immobilité n'existe pas. Plus on se rapproche du régime animal, plus la vie apparaît active et mouvementée ; le végétal s'agit plus que le minéral ; l'animal est plus actif que le végétal.

Tous les animaux — et un grand nombre d'espèces avec une surprenante rapidité — naissent, se développent et meurent. Dans chacune de ces phases, ils déploient une activité plus ou moins vive, mais, à aucun moment, dans aucune de ces trois phases, ils ne se reposent. Les animaux que nous sommes ne font pas exception à cette règle constante et universelle. Je n'insiste pas.

Penser que le minéral, le végétal et l'animal se meuvent, s'agit, fonctionnent sans but et par pur hasard, serait une grossière erreur. Tous leurs mouvements ont pour but d'entraîner, de développer, de fortifier, d'enrichir la Vie. Tous les naturalistes ont constaté ce fait et ils l'ont prouvé, avec un luxe de détails étonnant, en s'appuyant sur des milliers et des milliers d'observations.

Dire que l'espèce humaine se meut, s'agit, se déplace, fait effort, en un mot est active sans que cette activité ait une fin ; que cette activité se dépense d'une façon désordonnée, incohérente et qu'elle est le jouet de la pure fortune, serait une stupidité. Ce qui est exact, c'est que l'activité de l'espèce humaine, comme celle de tous les organismes vivants a un but, et que ce but est la Vie.

Or vivre, c'est consommer ; consommer, c'est produire ; produire, c'est travailler. En conséquence, il est dans la nature de l'homme de travailler.

Les philosophes qui ont avancé le contraire n'ont aperçu que les apparences, se sont mépris, et les ignorants qui les ont écoutés ont été induits en erreur.

En soi, le travail n'est pas une peine ; comme tous les mouvements, tous les exercices auxquels l'homme se livre en vue de développer les énergies de son corps et de renouveler, le travail est plutôt un plaisir qu'un plus exactement un besoin.

Mais si l'homme ressent le besoin de travailler et s'il éprouve du plaisir à satisfaire ce besoin, il lui devient pénible d'excéder les limites du besoin ressenti.

Si l'un de nous était privé de nourriture, il en éprouverait une grande souffrance ; mais si, ayant mangé à sa faim, il était dans l'obligation de manger encore, il ressentirait, à trop manger, autant de déplaisir qu'il en a mangé assez. Il en est de même du besoin de travailler ; lorsque, ayant dépensé sa réserve de forces, l'homme est condamné à prolonger son effort, il en souffre. Travailler quelques heures par jour n'est pas un châtiment ; mais c'en est un de travailler, dix, douze et quatorze heures. Les courtes journées de travail sont agréables ; les longues journées sont douloureuses. Il y a aussi les saisons mêmes dans lesquelles le travail s'accomplit, et il convient d'en tenir compte.

Dans les pays où sévit encore le régime capitaliste, le travail est une véritable condamnation, parce que le sort du travailleur est lamentable. Quand le travail est imposé, sale, dangereux, excessif, humiliant et mal rétribué, il est rebutant et il ne faut pas être surpris qu'on y trouve si peu de goût. Mais quand le travail est libre, quand il est honoré, respecté, considéré, quand il n'est pas excessif, quand il assure à l'ouvrier une vie large et confortable, il cesse d'être une peine et il devient une joie.

Une fois admettons que le travail est libre, honnête et sain ; que la journée de travail corresponde aux forces, que l'ouvrier ne se fatigue, dépense chaque jour ; que chacun travaille du métier qu'il connaît et qu'il choisit librement ; que le travailleur ait l'assurance que sa famille et lui ne manqueront de rien ; qu'il se sente libre à l'usine et non sous la férule d'un patron ou d'un contremaître ; qu'il soit appelé à fixer lui-même, avec ses camarades, le régime d'atelier et les conditions générales du travail, et il est certain que personne ne renoncera à la besogne. Je vais plus loin : ces chers collègues, je dis que si je pouvais concevoir un châtiment, le pire de tous consisterait à condamner un homme bien portant, vigoureux, apte à produire, de le condamner, dis-je, à ne rien faire au milieu de l'activité universelle.

C'est en m'appuyant sur toutes ces considérations que je disais il y a quelques minutes, qu'il est plus facile de se mettre au travail que de l'abandonner quand on y est fait.

Vous êtes-vous demandé ce que feraient au bureau ou à l'usine ces gens qui n'y seraient amenés que par la force ? Que produiraient-ils ? Pas grand-chose. On travaillerait peu et mal, quand on travaillerait du tout. Quel voisinage répugnant ce serait pour les autres ! Vous redoutez les mauvais exemples ? Soit ! Mais, alors, ne vaudrait-il pas mieux que ces mauvais ouvriers soient hors de l'atelier que dans l'atelier ?

Les autres, ceux qui travaillent, seront furieux contre ces réfractaires ! Je l'espère bien et je m'en félicite. Ils les mettront en quarantaine, ils les tiendront à l'écart, ils les traiteront comme on traitait autrefois les lépreux et les pestiférés.

Ce sera le châtiment de ces tristes individus. Cette sanction morale est la seule qui s'applique à leur cas et si toute dignité n'est pas morte en eux, si leur conscience n'est pas morte, ils se sentent encore au fond de leur cœur le vague sentiment, l'obscur sentiment de ce qu'ils doivent aux autres. Ce sentiment du bien-être qu'autrui leur assure, ces lépreux se guériront de leur lèpre et viendront se mêler à leurs frères de travail.

Encore un mot et j'ai fini. Jusqu'ici nous avons résolu toutes les questions par la Persuasion et la Liberté. Nous avons vu que c'est passé de la main à la main, la distribution des vêtements ; souvenez-vous de l'inoubliable manifestation ouvrière des Quinze-vingt, de la rentrée en masse dans les usines des le lendemain, et de l'effluve de ces inscriptions volontaires à la Maison Commune. Jusqu'ici la Persuasion et la Liberté ont suffi. Mais nous nous sommes égarés au delà de nos espérances. Croyez-moi, chers collègues, et amis, gardons-nous de leur préférer la Force, la Violence, la Répression et l'Autorité. Qui sait jusqu'où nous nous laisserions entraîner dans cette voie, si nous avions l'imprudence de nous y engager ?

Dans tous les cas, essayons une fois de plus d'en appeler à la Persuasion et à la Liberté. Nous verrons ensuite.

Tel fut le discours de notre collègue. Je ne reproduis ici — et de mémoire — que la carcasse, le résumé. Ce qu'il aurait fallu entendre pour comprendre l'impression que ce discours a produite sur nous tous, c'est la voix, le geste, l'accent de cet orateur admirable.

Et la suite ? interrogea Pierre dont les regards étincelaient et le visage animé indiquaient avec quelle attention passionnée il avait écouté le vieil instituteur.

Comment la suite ? répondit Claudet en s'épongeant le front où la sueur perlait.

En bien ! Oui. La suite. Que firent les Réfractaires, les insoumis du Travail ?

Ah ! C'est juste : pardon, j'oubliais, mon fils, ce que tu appelles si justement la suite. La voici. Les réfractaires commencent à s'enfermer avec obstination dans l'attitude qu'ils avaient prise. Les vieux surtout n'en veulent pas démontrer. Mais les jeunes eurent honte de leur inaction ; ils se sentirent entraînés par les autres, et ils se mirent à leur exemple. Ils ne savaient plus que devenir ; ils voyaient les autres se divertir et ils ne s'amusaient plus, car, ne se mêlant pas aux travaux des autres, ils n'auraient pas eu l'impression de se mêler à leurs plaisirs. Les jeunes filles les fuyaient, leurs anciens cama-

rades d'études avaient cessé de leur adresser la parole.

Ces jeunes gens se réunirent et un jour, ils se présentèrent, au nombre d'une cinquantaine à la maison commune où il leur fut fait le meilleur accueil. On leur trouva une occupation à leur taille et ils s'en acquittèrent à leur honneur.

Le dernier carré des Réfractaires était entamé. Peu à peu, toujours à l'exception des vieux, tous finirent par capituler et se rendirent.

Quant aux vieux, les uns ont atteint, depuis, l'âge auquel nous estimons qu'on a droit au repos ; les autres sont morts. Paix à leurs cendres !

Alors il n'y a plus de Réfractaires ?

De Réfractaires proprement dits il n'y en a plus. Il y a bien, par-ci, par-là, quelques tireurs au flanc qui, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre : maladie, voyages, etc., négligent quelque peu le travail. Mais il y en a si peu que cela ne vaut réellement pas la peine d'en faire mention.

Sebastien FAURE.

## La Répression

### Delecourt condamné

Notre ami Delecourt, récemment condamné à 13 mois de prison à l'occasion de la parution d'un tract de la Ligue des Réfractaires, vient de se voir octroyer un an de plus pour un manifeste, contre les menaces de guerre d'il y a trois mois environ et dont il était un des signataires.

Nous apprenons qu'il fait appel pour obtenir la confusion des deux peines, ce qui le ferait bénéficier de quelques mois de prison.

### Des Jeunes en Correctionnelle

Nos camarades se souviennent que nombre de jeunes amis avaient été arrêtés, à l'occasion des menaces de guerre, pour avoir apposé sur les murs de Paris, une affiche antimilitariste émanant du Comité d'action des Jeunes.

Ayant fait appel au jugement de six mois de prison, prononcé contre eux, nos jeunes amis Henri Cottin, Leroy, Pierre Odéon ont vu vendredi dernier leur peine confirmée.

### Baril arrêté

Quatre numéros de la Jeunesse Anarchiste parus et les deux gérants sont arrêtés. Après Bouvet, actuellement à la Santé, Baril qui a pris la gérance du vaillant organe de nos jeunes amis, vient d'être mis en état d'arrestation. Un article paru dans le dernier numéro, n'ayant pas eu l'heur de plaire aux chats fourrés, a légitimé cette mesure.

Malgré l'arrestation de Bouvet, Baril, la Jeunesse Anarchiste aura quand même sa publication assurée.

Décidément, ils peuvent dormir tranquilles... nos bons bourgeois : une fois de plus la société vient d'être sauvée !

### Agissements démocratiques

Après avoir terminé ses trois mois de prison pour propagande néo-malthusienne, notre ami Grandjean écrit au Procureur de la troisième Région (Bourges) pour réclamer les brochures prises à son domicile lors de son arrestation.

Il reçut un avis l'invitant à se présenter pour retirer ce qui n'avait pas trait à la propagande néo-malthusienne. Il s'en fut donc l'après-midi du 6 août aux Greffes. Et, comme le greffier n'avait pas l'air de vouloir s'occuper de lui il demanda à voir le procureur. Ce dernier avec la grâce et l'amabilité qui caractérisent un fonctionnaire dit au greffier avant que notre ami eût le temps de lui adresser la parole : « Qu'il emporte ce que vous voulez lui donner qu'il laisse tout. »

Avec politesse notre ami lui fit remarquer, qu'il outrepassait ses fonctions en gardant des œuvres qui n'étaient pas interdites et que toutes les bibliothèques vendaient librement.

Alors ce digne fonctionnaire irrité de voir quelqu'un se cabrer devant lui, déclara à notre camarade : qu'il le tenait à l'œil car il n'était pas intéressant. Notre camarade ne put s'empêcher de remettre vertement à sa place ce marchand de morale, procureur de profession, dans une société où la morale dogmatique doit être appliquée aux travailleurs, aux humbles pendant que l'amoralisme des puissants du jour, légalisé, leur confère tous les droits et la satisfaction de leur égoïsme et de leurs mauvais instincts.

Que vous le vouliez ou non, vous vous êtes rendus coupables d'un délit que vous qualifiez de vol ; puisque vous gardez au mépris de vos lois ce qui d'après elles ne vous appartient pas.

Et vous êtes un menteur car vous aviez promis, que tout ce qui avait été pris lors de la perquisition et qui n'avait pas trait à la propagande pour laquelle Grandjean fut condamné serait rendu.

Pauvre fou, qui croyez travailler pour la réputation, en gardant des bouquins et une canule à lavements, et conserver les préjugés indéfiniment chez les travailleurs en vous y prenant de la sorte.

Sachez donc, pauvre maboule, que vos insultes et vos propos orduriers à notre égard ne nous salissent point et que vos menaces ne nous font pas peur. Dans la lutte, nous sommes contre vous, contre votre système social aujourd'hui ; contre vous nous serons encore demain pour détruire votre ignoble société qui repose sur la misère, la prostitution, la douleur des uns au bénéfice d'une infime minorité de voleurs et d'assassins.

### Amis, abonnez-vous Faites-nous des abonnés

### Après le Congrès de Lille

C'est du délire ! Quelques-uns de mes bons amis anarchistes sont enthousiasmés. Bravo, les minoritaires ! clament-ils. Qu'ils me permettent de ne pas les suivre sur ce terrain, car enfin qu'y a-t-il de changé depuis ce fameux congrès ? Du côté majoritaire, Merheim est toujours aussi jésuite qu'auparavant.

Bidegaray est aussi crétin et ne veut pas lâcher son fromage.

Et Dumoulin est tout aussi facile à « descendre » d'une tribune qu'en 1919. En somme, ils sont restés ce qu'ils étaient : des conservateurs.

Nous maintenons les autres, les minoritaires. A entendre Salvator et Nadaud on pourrait croire qu'il y a transformation profonde dans la ligne de conduite des C.S.R. Il n'en est rien. Ah si ! Pardon ! La résolution de la minorité, me dirait-on, est une affirmation du fédéralisme et de l'autonomie syndicale. C'est tout à fait rigolo, la moitié de ceux qui ont voté cette résolution sont des partisans de la dictature du prolétariat. Or, comment concilier ces deux termes : Dictature et Fédéralisme ? Il n'y a que Sirolle qui pourrait se tirer d'affaire avec ça.

Eh bien, non ! Je ne marche pas ; que ceux de mes camarades qui ont fait des déclarations d'amour au C.S.R. réfléchissent un peu et ils verront qu'il n'y a rien de changé dans les principes de cette organisation. Avant le Congrès, dans un manifeste du Comité central, les C.S.R. se déclaraient partisans de la dictature. Eh bien, moi je veux savoir si leur pensée est toujours la même. Et tant que, dans un manifeste nouveau, ils ne se seront pas déclarés clairement, je dis que nous n'avons rien à faire avec eux.

Les politiciens de la gauche sont aussi néfastes que ceux de la droite. Anarchiste, je continuerai à militer dans mon syndicat pour y prêcher l'esprit de révolte et faire pénétrer parmi les syndiqués, l'idée que le syndicalisme n'a rien de commun avec la dictature et que lui seul est capable d'organiser demain la production et la consommation. C.S.R., une fois pour toutes, affirmez-vous donc, car les déclarations de quelques-uns parues dans le dernier numéro du Libérateur, ne suffisent pas, et n'ont servi qu'à une seule chose : l'aire « mousser » leurs auteurs.

Pierre LE MEILLOUR.

Nous sommes d'accord, et les critiques de Lemellour à l'égard des C.S.R. sont en partie justifiées ; mais nous n'avons fait que constater un état d'esprit nouveau parmi la minorité syndicaliste, et comme lui nous regrettons qu'une affirmation siuante nettement les minoritaires à l'égard de la Dictature n'ait pas été faite. La semaine dernière, j'avais déjà soulevé la question.

Mais si le Comité Central des C.S.R. subit l'influence des politiciens et est sous leur emprise, il n'en est pas de même pour tous les syndicats minoritaires de ce pays. L'esprit d'indépendance, d'autonomie, anime la province : Fédéralistes, ils ont proclamé la prédominance du travail dans le domaine révolutionnaire et sont prêts à œuvrer dans ce but ; c'est à ceux-là seuls que nous nous associerons pour mener la lutte exclusivement sur le terrain économique, seule lutte véritablement révolutionnaire.

NADAUD.

trouvent actuellement au Congrès international des syndicats rouges à Moscou, s'acquiescent à cette époque de cette honteuse situation, au service du militarisme prussien. Et si l'on lit actuellement La Vie Ouvrière, celui qui n'est pas renseigné sur la situation allemande éprouve l'impression que l'opposition dans les syndicats allemands est formée de purs éléments révolutionnaires, tandis que ce sont des traités de guerre comme la grande partie des leaders éprouvés des partis français.

### Les Anarchistes Syndicalistes révolutionnaires avant la guerre

Il n'y avait avant la guerre, en Allemagne, qu'un faible mouvement anarchiste et syndicaliste révolutionnaire.

Comparativement au nombre d'ouvriers organisés d'Allemagne, ce mouvement est faible aujourd'hui ; par rapport à la situation d'avant la guerre, il a cru cependant en force et en signification, surtout moralement.

Les idées d'action directe des masses, de grève générale, de résistances passive, de refus de service militaire, etc., sont si étrangères à l'idéologie marxiste que familières aux anarchistes ; mais comme les groupements qui propageaient ces idées étaient faibles, l'influence des anarchistes et syndicalistes révolutionnaires resta limitée à un cercle restreint de la classe ouvrière allemande. Nombreux sont les facteurs qui empêchèrent le succès d'un mouvement anarchiste et particulièrement des idées anarchistes. Une cause, et non des moindres, et qui attirait déjà l'attention de Karl Marx quand il disait : « Si dans la guerre franco-allemande la Prusse vainc, son mouvement ouvrier vaincra aussi ceux d'Occident », ce par quoi il entendait que

## LE COIN DES PARIAS INDIGÈNES

# Bandits et sous-bandits

Nous avons vu, précédemment, en quoi consistait, dans les grandes lignes, l'infamie contractée par l'Administration indochinoise, afin de boucher son budget, concédait, à ses créatures, le droit exclusif d'empoisonner les Annamites en leur vendant l'opium.

Voyons maintenant, comment va procéder le concessionnaire pour tirer de ce contrat d'assassinats, tout le parti qu'il pourra.

Vous croyez, peut-être qu'il opèrera lui-même, c'est-à-dire qu'il vendra directement la drogue à l'indigène consommateur ainsi que l'exige formellement le traité de Hanoi.

Allons donc ! Cela exigerait du travail, entraînant du trac, des soucis, et le versement immédiat du dépôt de garantie. Or je vous ai dit que la plupart de ces messieurs, n'étaient devenus fermiers de l'Administration que pour arrondir des retraites déjà opulentes, ou finir en vrais pachas asiatiques, leur carrière de journalistes ratés. Et je vous ai dit également, que passés maîtres dans l'art du chantage, ils avaient presque tous conservés les moyens d'imposer leurs caprices et leurs volontés à l'Administration, et de s'asseoir sur les prescriptions les plus formelles de leur contrat.

Cela est si vrai que lorsque la guerre éclata, parmi les nombreux concessionnaires de la résidence était à Hanoi ou à Haiphong, il n'y en avait pas un seul, vous m'entendez bien, un seul, qui se donnât la peine, ne fût-ce qu'une fois par an, de faire une fugitive apparition, dans les districts plus ou moins lointains qu'il était chargé d'empoisonner.

Dès qu'ils avaient été en possession du précieux contrat, souvent laborieusement obtenu, la plupart de ces fermiers, pour ne pas dire tous, s'étaient mis à la recherche d'un « Chinois », présentant toutes les garanties déplorables, et qu'ils n'avaient eu aucune peine à trouver.

En effet, beaucoup de Célestes, enrichis par l'exploitation éhontée de l'Annamite, et sachant bien tout ce qu'ils pourraient tirer de lui par la vente de l'opium, recherchèrent avidement ces affaires-là. Et voici ce qui se passait entre ces deux scélérats :

## La Tribune des Jeunes

### Notre Mouvement

Le numéro 5 de la Jeunesse Anarchiste, actuellement sous presse, ayant surabondance de matières, nous publions dans la « Tribune des Jeunes » ce qui aurait dû passer dans la J. A. sous la rubrique : « Notre Mouvement ».

### La situation des Jeunes

La période des grandes chaleurs marque régulièrement chaque année un affaiblissement momentané de l'activité des groupes, à Paris, l'absence d'un certain nombre de camarades partis en campagne a provoqué ce ralentissement.

Par contre, la province manifeste toujours une grande activité, et bien que la correspondance insuffisamment entretenue en cette saison ne nous donne pas d'indications suffisantes, nous jugeons la situation (en province, bien entendu) tout à fait satisfaisante si nous nous basons sur la vente du numéro 4 de la Jeunesse Anarchiste par le 15 juillet.

Le numéro nous fut, plusieurs fois redemandé par des camarades dépositaires qui, à plusieurs reprises, ont épuisé le stock que nous leur avions envoyé.

Le succès de cette édition est légitimé par ce fait qu'elle contient des articles dont l'un est pour servir la justice et dont un autre a pour but de leur... chiens de l'Avant-Garde.

Contre nous en avions augmenté le tirage, il nous en reste encore une certaine quantité, que ceux qui n'ont pas encore lu le numéro se le procurent sans retard.

Avis surtout aux camarades de la région Parisienne : aidez-nous pour la vente ; si vous donnez un effort correspondant à nos camarades de province, nous pourrions dès aujourd'hui faire paraître notre organe deux fois par mois au lieu d'une ; nous attendrions le commencement de l'hiver pour le faire avec plus de sécurité.

Néanmoins que nos amis parisiens restés dans la capitale donnent l'effort nécessaire pour remplacer celui des absents et qu'ils se rappellent ceci, c'est que la vente en province, en raison des prix de transport, est très onéreuse et que les seules recettes qui peuvent contrebalancer nos frais proviennent : 1° de la souscription ; 2° des abonnements ; 3° de la vente à Paris.

Ceci dit pour renseigner nos amis, nous comptons sur leur conscience.

« De par mon contrat, disait le fermier, j'ai le droit exclusif d'empoisonner le district contenant tant d'habitants. Je me suis engagé à leur vendre un minimum de tant de poison ; la moyenne de vente annuelle, dans ce district s'élève à tant. Tout cela représenterait pour moi, si j'exploitais directement, un revenu net de tant. Combien me donnera-tu si je te sous-afirmais mes droits ? »

Le Chinois qui connaissait presque toujours mieux que lui, le district à empoisonner et son rendement précis, n'hésitait pas à répondre par un chiffre vraiment royal : 800, 1000, 1200 piastres par mois.

J'ai, sous les yeux, en écrivant ces lignes, un document d'une incontestable authenticité, et duquel il résulte qu'avant la guerre, certain fermier recevait mensuellement de son chinois sous-traitant, la somme respectable de 1.800 piastres, c'est-à-dire aux taux du moment, 54.000 francs par an.

Une fois conclu ce nouveau contrat d'assassinats, le fermier n'a plus qu'à dormir tranquille dans sa résidence luxueuse à Saigon, à Hanoi, à Haiphong, ou bien venir, quand il lui plaira respirer l'air des boulevards, et oublier dans les bras des « belles de nuit », les charmes de ses congais, le Céleste se débrouillera. Il saura bien, tout en lui payant régulièrement son revenu, lui éviter le moindre ennui.

Et notez qu'à ce jeu-là, le fisc indo-chinois ne perd rien, loin de là : Quelles que soient en effet, la rapacité et la canaillerie dont fait preuve le fonctionnaire européen, exploitant, nom de l'Etat, le pauvre n'a-t-il, le Céleste est toujours plus fort que lui. Et c'est pourquoi, inutile de l'enoncer, l'Administration ferme les yeux, si elle-même elle n'encourage pas, les violations formelles de ces contrats.

Et maintenant laissons notre fermier dormir du sommeil du juste, palper sans le moindre remord, ses mensualités princières, et suivons le bandit chinois dans son œuvre criminelle d'empoisonnement public.

P. VIGNE D'OCTON.

## Le Mouvement Social en Allemagne

### La social-démocratie

#### avant la guerre

Il n'y avait alors qu'un seul parti social-démocrate, puissant. Il avait obtenu, aux dernières élections législatives, en 1912, 100 sièges, et se classait, numériquement, le deuxième parti de l'Allemagne.

Mais la qualité ne valait pas la quantité : le grand parti avec ses nombreuses voix, ses nombreux députés, n'avait pas la force de poursuivre une action socialiste quelconque.

Il perdait de plus en plus tout contenu socialiste et devenait chaque jour davantage, un parti d'opposition à l'intérieur de la société bourgeoise, dont les aspirations ne dépassaient pas le cadre de cette société.

Les raisons de cette corruption étaient de deux sortes : d'une part, le parti, se plaçant sur le terrain du parlementarisme, devait naturellement ensuite travailler de concert avec la société capitaliste dans le Parlement ; d'autre part, étant un fort parti marxiste, qui jurait par le drapeau de Karl Marx, ressemblait par son organisation à l'Eglise catholique, à l'Université d'Etat. Tout écrit de propagande pour les travailleurs d'Allemagne devait d'abord passer par la direction supérieure du parti et être autorisé par elle. La haute direction n'autorisait la parution que des écrits approuvant la tactique du parti, tout le reste était pros-

craté allemande, était le point de vue de Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg contre le militarisme. Karl Liebknecht écrivait une brochure antimilitariste qu'il présentait comme rapport au Congrès international socialiste de Stuttgart en 1908. Cet antimilitarisme de Liebknecht était naturellement loin d'être celui des anarchistes et anarcho-syndicalistes ; c'était un antimilitarisme social-démocrate, mais qui cependant s'écarterait de l'esprit infecté de militarisme du groupe parlementaire.

Etant donné ce parti social-démocrate unique et indivisible qui comprenait toute la classe ouvrière allemande réunie, à part une minorité infime, on comprend que lorsque l'empereur allemand Guillaume déclara qu'il ne connaissait pas de partis, mais seulement des Allemands, la social-démocratie, qui avait toujours été allemande mais jamais internationaliste, accepta avec enthousiasme la main que le Kaiser lui tendait et, à l'exception de Karl Liebknecht, auquel se joignit ensuite Otto Rühle, instituteur public, vota les crédits de guerre.

### Les syndicats avant la guerre

Les grands syndicats, qui d'ailleurs se plaçaient à un point de vue de neutralité politique, mais qui étaient en fait liés à la social-démocratie, agissent comme elle. Leur union était d'autant plus effective que les leaders syndicaux étaient, non seulement des membres du parti social-démocrate, mais encore députés au Reichstag. Tel était le cas de Legien, le président de la commission générale des associations centrales (mort il y a 6 mois), membre de longue date, et membre éminent du Reichstag, et qui fut mé-

me proposé comme chancelier.

Les syndicats repoussaient toute action politique ; ils rejetaient ainsi la grève générale comme un « non-sens » et, d'après leur idéologie, les syndicats n'avaient rien à voir à la question de guerre et de paix, et à plus forte raison à la question du socialisme. Lorsque les syndicats français se donnèrent un fondement socialiste dans la charte d'Amiens et établirent le point de vue que en dehors des questions journalières les syndicats avaient aussi à organiser les travailleurs pour la suppression du salariat et l'établissement d'une société libre, les syndicats allemands rejetèrent expressément ce point de vue et déclarèrent qu'ils étaient ennemis du « syndicalisme » et n'entendaient grouper que de simples « syndiqués ».

Cela établi, il va de soi que les syndicats ne pouvaient rien entreprendre contre la guerre, cela eût été en dehors de leur champ d'action. Lorsque la guerre éclata, ils se mirent, purement et simplement, à la disposition de l'Etat allemand. Leur premier geste fut de suspendre pendant la guerre toute grève et lutte de salaire et de proclamer l'union sacrée. Ils placèrent leurs caisses pleines à la disposition de l'Etat, et de leur argent, qui avait été rassemblée avec les gros sous des travailleurs, ils donnèrent plusieurs millions aux emprunts de guerre ! Ce n'était pas encore assez. Les fonctionnaires syndicaux organisèrent, DE CONCERT AVEC LES COMMISSIONS DE L'ADMINISTRATION MILITAIRE, LA VIE ECONOMIQUE DURANT LA GUERRE.

Lorsque, à Berlin, en automne 1914, le pain fut rationné, le cartel syndical berlinois prit sur lui de maintenir l'ordre et la tranquillité, et engagea les sans-travail pour constituer une sorte de police. Il ne faut pas omettre de dire ici qu'une grande partie des éléments qui comptent actuellement comme syndiqués communistes, et qui se

trouvent actuellement au Congrès international des syndicats rouges à Moscou, s'acquiescent à cette époque de cette honteuse situation, au service du militarisme prussien. Et si l'on lit actuellement La Vie Ouvrière, celui qui n'est pas renseigné sur la situation allemande éprouve l'impression que l'opposition dans les syndicats allemands est formée de purs éléments révolutionnaires, tandis que ce sont des traités de guerre comme la grande partie des leaders éprouvés des partis français.

### Les Anarchistes Syndicalistes révolutionnaires avant la guerre

Il n'y avait avant la guerre, en Allemagne, qu'un faible mouvement anarchiste et syndicaliste révolutionnaire.

Comparativement au nombre d'ouvriers organisés d'Allemagne, ce mouvement est faible aujourd'hui ; par rapport à la situation d'avant la guerre, il a cru cependant en force et en signification, surtout moralement.

Les idées d'action directe des masses, de grève générale, de résistances passive, de refus de service militaire, etc., sont si étrangères à l'idéologie marxiste que familières aux anarchistes ; mais comme les groupements qui propageaient ces idées étaient faibles, l'influence des anarchistes et syndicalistes révolutionnaires resta limitée à un cercle restreint de la classe ouvrière allemande. Nombreux sont les facteurs qui empêchèrent le succès d'un mouvement anarchiste et particulièrement des idées anarchistes. Une cause, et non des moindres, et qui attirait déjà l'attention de Karl Marx quand il disait : « Si dans la guerre franco-allemande la Prusse vainc, son mouvement ouvrier vaincra aussi ceux d'Occident », ce par quoi il entendait que

l'idée de centralisme et de parlementarisme que lui-même représentait prévalaient grâce à la victoire. Et Engels écrivait : « Les Français ont besoin d'une volée. » Le principe bismarckien du centralisme, qui unit tous les petits Etats de l'Allemagne en un grand Etat allemand fut aussi vainqueur dans le mouvement ouvrier allemand, car au fond Bismarck et Marx ne faisaient qu'un : tous deux étaient Allemands et centristes. (A ce sujet, on peut remarquer qu'en allemand il n'y a pas de mot pour dire fédéralisme ; on en est réduit à germaniser le mot français correspondant.)

Pour beaucoup de raisons semblables, les idées antisocial-démocrates, anarchistes n'étaient pas assez fortes en Allemagne pour trouver, à la déclaration de guerre, un écho puissant dans la classe ouvrière allemande.

Mais naturellement l'attitude des anarchistes et syndicalistes révolutionnaires fut devant la guerre, toute autre que celle des social-démocrates. La police allemande le savait aussi. Avant la guerre l'Allemagne prussienne ressemblait à une prison. Il n'y avait pas de place en Prusse pour des anarchistes ; lorsqu'ils voulaient propager leurs conceptions, ils étaient aussitôt la proie de la police. Il ne faut donc pas s'étonner si la police, dès le jour de la déclaration de guerre, interdit le Freie Arbeiter (travailleur libre), le Pionnier (révolutionnaire syndicaliste) et die Einigkeit (l'unité), et mit sous scellés leurs imprimeries et locaux administratifs. Une partie des camarades les plus actifs furent mis en prison, appelée « Schutzhaft » (abri, protection) ! Une autre partie se réfugia à l'étranger ; d'autres encore furent complètement opprimés dans leur action ; en un mot, tout le mouvement fut arrêté, paralysé. Il n'y eut que les anarchistes et syndicalistes révolutionnaires dans tout le mouvement socialiste allemand pour prendre une

attitude claire et significative contre la guerre.

### Pendant la guerre

Durant les temps maudits



